

# Un entretien avec Lénine

W. T. Goode <sup>[1]</sup>

*Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome III, Moscou, Éditions du Progrès, 1965, pp.288-290. Première publication dans «Izvestia», n° 94, le 22 avril 1928.*

Comparé à la belle lumière que les amis intimes de Lénine peuvent répandre sur sa vie, l'hommage que je lui porte aura l'air d'un petit feu d'allumette. Mais de même qu'une allumette rapprochée d'un tableau en fait ressortir, tantôt ci, tantôt là, un trait quelconque, de même mes quelques paroles peuvent, peut-être, projeter une faible lueur sur quelques petits détails qui ont pu échapper aux autres.

Le fait est que j'étais un étranger, et que je ne le vis que deux fois. C'était en 1919, au moment où la situation de la Russie était très difficile. Je travaillais alors à mon livre sur la Russie que je préparais pour «*The Manchester Guardian*», et je trouvai une assistance attentive dans les personnalités du nouveau gouvernement, mais je tenais surtout à avoir un rendez-vous avec Lénine lui-même, tant en raison de sa position qu'en raison des bruits fantastiques qu'on faisait courir sur lui en Occident.

Le rendez-vous fut accordé. Mais avant que l'heure vienne, j'avais vu Lénine à une conférence des enseignants qui se tenait à Moscou. Il est curieux maintenant de me rappeler l'impression qu'il a produite alors sur moi. Tranquillement, simplement, sans aucun procédé oratoire, il soumit et conquit cet énorme auditoire inconnu. Par une logique implacable, il leur fit comprendre son point de vue. On eût dit qu'il devinait intuitivement les pensées de son public. Je sentis tout de suite que c'était là un homme extraordinaire.

Mais plus que jamais, je m'en rendis compte lors de notre entrevue au Kremlin [*Voir ci-dessous*]. Je montai un escalier, passai l'antichambre, puis le bureau des employés, la salle de conférences et me trouvai dans le cabinet de Lénine, une pièce toute simple destinée au travail. Il n'y avait personne. Mais je remarquai un livre sur le bureau: c'était *Clarté* d'Henri Barbusse que Lénine lisait, en y faisant des annotations avec un crayon. Pendant que j'attendais, j'en lis le premier chapitre qu'il venait de terminer. La porte s'ouvrit. Lénine entra d'un pas rapide et me salua. Quelques paroles de salutation, une poignée de main, et je me mis à parler, me servant involontairement de la langue du livre que je venais de lire, le français.

«*Si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux parler en anglais*», me dit-il. Surpris, je m'écriai: «*Je ne savais pas que vous compreniez l'anglais.*» Il répliqua: «*Si vous parlez lentement, nettement, je ne ferai pas une faute.*» Et il n'en fit aucune. La conversation se poursuivait, je posais les questions, et j'y recevais des réponses, nous examinions des affaires importantes, et tout cela en anglais, et pas une seule fois Lénine ne s'embrouilla. Il avait promis, et il n'avait pas fait une seule faute.

Je laisse de côté le fond de notre conversation, il appartient à l'histoire. Mais ce que je veux me rappeler c'est l'homme lui-même. Tout en parlant, je fis attention à la forme remarquable de sa tête, le sourire calme et ironique éclairant son visage, les petites étincelles d'humour dans ses yeux. Il paraissait content ce jour-là, mais j'imaginai sans peine qu'il pouvait de temps en temps froncer ses sourcils d'un air froid et sévère. Il était facile de comprendre l'avidité avec laquelle je l'envisageais, le soin avec

---

[1] Goode, William Thomas (1859-1932), universitaire, linguiste et journaliste britannique, correspondant spécial du «*Manchester Guardian*» pour lequel il a interviewé Lénine le 20 août 1919. Après son retour en Grande-Bretagne, il a été actif dans la campagne «*Hands off Soviet Russia*».

lequel je notais le changement d'expression sur son visage. Car je regardais l'homme dont on parlait le plus sur terre, le génie inconnu de la révolution qui avait bouleversé le monde.

L'impression de puissance qui se dégageait de lui se trouvait accentuée par la force spontanée de sa parole. Ce qu'il avait à dire, il le disait franchement, clairement, sans user de termes vagues. La conversation avec Lénine ne laissait aucun malentendu; nul ne pouvait s'en aller emportant une fausse impression. Il était trop net, trop droit pour cela.

La conversation avec un diplomate ordinaire ne laisse pas paraître l'idée. Celle avec Lénine l'exprimait. Il y a tout un monde de différence. La puissance de sa parole, l'énergie qui semblait émaner de lui, la vivacité de l'expression de son visage me laissèrent entrevoir ce que les hommes appelaient le magnétisme de Lénine. Et j'ai compris, bien confusément, je l'avoue, la source de cette force grâce à laquelle il régnait sur les esprits des hommes. Il a produit sur moi une impression qui ne s'effacera jamais.

Avant de nous séparer, il signa pour moi en russe et en anglais sa photographie le représentant dans la cour du Kremlin, une photo merveilleuse que j'ai amenée le premier en Europe occidentale. Puis, quelques souhaits de bon voyage, une poignée de main, et je quittais Vladimir Ilitch Lénine que je ne devais plus revoir en vie.

Pendant toute ma vie, j'ai rencontré dans différents pays des hommes qu'on disait grands. Mais je ne saurais dire à propos d'eux ce que je puis dire en pleine confiance au sujet de Lénine: « *Ce fut un homme. Parmi tous les hommes, je n'en verrai plus un autre pareil.* » (Shakespeare).

\*\*\*

*Source: Goode, Wm. T., Bolshevism At Work. Londres, George Allen & Unwin LTD., 1920 pp. 17-22. Première publication dans le [«Manchester Guardian» du jeudi 4 décembre 1919.](#)  
Traduction et notes pour MIA.*

Mon entretien avec Lénine a été assez difficile à organiser, non pas parce qu'il est inabordable - il se déplace avec aussi peu d'apparat ou de précautions extérieures que moi - mais parce que son temps est extrêmement précieux. En effet, plus encore que les autres commissaires du peuple, il est continuellement au travail. Mais finalement, je me suis assuré un moment de liberté et j'ai quitté ma chambre pour traverser la ville et me rendre à l'une des portes du Kremlin.

Au début de mon séjour, j'avais pris la précaution de me procurer un laissez-passer qui me mettait à l'abri de toute inquiétude de la part des fonctionnaires ou de la police et qui me permettait d'entrer dans l'enceinte du Kremlin.

L'entrée du Kremlin est naturellement surveillée; c'est le siège du gouvernement, mais les formalités ne sont pas plus nombreuses que celles qui doivent être observées au palais de Buckingham ou à la Chambre des communes. Un petit bureau en bois, au-delà du pont, où un civil délivre des laissez-passer, et quelques soldats, de simples soldats russes, dont l'un recueille et vérifie le laissez-passer, voilà tout ce qu'il y avait à voir à cette entrée.

On raconte tout le temps que Lénine est gardé par des Chinois. Mais aucun Chinois n'était là. Je suis entré, j'ai gravi la colline et j'ai traversé le bâtiment où vit Lénine, du côté de la grande esplanade où se trouvait autrefois la statue d'Alexandre, aujourd'hui enlevée. Au pied de l'escalier, il y avait deux autres soldats, de jeunes Russes, mais pas de Chinois non plus. Je suis monté par un

ascenseur jusqu'au dernier étage, où j'ai trouvé deux autres jeunes soldats russes, mais toujours pas de Chinois, et dans aucune des trois visites que j'ai faites au Kremlin, je n'en ai jamais vus.

J'accrochai mon chapeau et mon manteau dans l'antichambre, traversai une pièce où travaillaient des employés et entrai dans la salle où le Comité exécutif du Conseil des Commissaires du Peuple tient ses réunions - en d'autres termes, la salle du Conseil du gouvernement de la République Soviétique.

J'avais respecté scrupuleusement l'heure de mon rendez-vous, et mon compagnon m'a devancé (en Russie, les pièces sont toujours en enfilade) pour faire savoir à Lénine que j'étais arrivé. Je suis ensuite entré dans la pièce où travaille Lénine et j'ai attendu pendant une minute son arrivée.

Permettez-moi de dire ici que cette suite de pièces n'a rien de somptueux. Elles sont bien et solidement meublées ; la salle du conseil est admirablement aménagée pour son usage, mais tout est simple et une atmosphère de dur labeur imprègne le tout. Il n'y a pas la moindre trace de la magnificence factice dont j'avais tant entendu parler.

À peine avais-je le temps de faire mentalement ces observations que Lénine entra dans la pièce. C'est un homme de taille moyenne, d'environ cinquante ans, vif et bien proportionné. À première vue, ses traits semblent avoir une légère nuance chinoise, et ses cheveux et sa barbe pointue ont une teinte brun-rouge. Sa tête est bien arrondie, et son front large et élevé. Il a une expression agréable en parlant et ses manières peuvent être décrites comme particulièrement prévenantes.

Il parle de manière claire, d'une voix bien modulée, et tout au long de l'entretien, il n'a jamais hésité ou trahi la moindre confusion. En fait, la seule impression nette qu'il m'ait laissée est celle d'un cerveau clair et froid, d'un homme absolument maître de lui-même et de son sujet, s'exprimant avec une lucidité aussi surprenante que stimulante. Mon compagnon s'était assis de l'autre côté de la table pour servir d'interprète en cas de besoin mais il ne fut pas sollicité.

Après quelques mots d'introduction, j'ai demandé quelle langue je devais parler, le français ou l'allemand. Il m'a répondu que si je ne m'y opposais pas, il préférerait parler anglais, et que si je parlais clairement et lentement, il serait capable de tout suivre. J'acceptai, et il tint parole, car pendant les trois quarts d'heure que dura l'entretien, il ne buta qu'une seule fois sur un mot, et encore, ce ne fut qu'un instant ; il avait saisi ma pensée presque immédiatement.

Je dois dire ici que l'idée de cette entrevue m'avait occupé l'esprit dès mon entrée en Russie. Il y avait tant de choses que je voulais savoir, des dizaines de questions me venaient à l'esprit, et pour obtenir les réponses que je désirais ardemment, il m'aurait fallu discuter pendant des heures si j'avais commencé ma besogne par un entretien avec Lénine. Mais en le laissant pour la fin, mon travail d'un mois avait apporté la réponse à beaucoup de questions, et d'autres encore avaient été satisfaites par une interview radiographique transmise de Lyon par une équipe de journalistes américains.

Il m'appartenait donc d'utiliser au mieux le temps qui m'était imparti, coincé comme il était entre deux réunions importantes. J'avais donc réduit toute ma curiosité à trois questions, auxquelles des réponses faisant autorité ne pouvaient être données que par Lénine lui-même, le chef du gouvernement de la République soviétique.

Il savait très bien qui j'étais et il savait ce que je voulais. Il ne pouvait donc être question de préparation en ce qui le concernait. Je n'avais parlé de mes questions qu'à un seul homme, le commissaire qui m'accompagnait, et celui-ci, très dépité, affirma que Lénine n'y répondrait pas. À son étonnement non feint, les questions reçurent une réponse rapide, simple et catégorique, et

lorsque l'entretien fut terminé, mon compagnon exprima naïvement sa surprise.

La direction de l'entretien me fut laissée et j'ai commencé sans attendre. Je voulais savoir dans quelle mesure les propositions que M. Bullitt avait présentées à la Conférence de Paris étaient encore valables <sup>[2]</sup>. Lénine répondit qu'elles l'étaient toujours, avec les ajustements que l'évolution de la situation militaire impliquaient. Il a d'ailleurs ajouté plus tard que, dans l'accord conclu avec Bullitt, il avait été précisé que l'évolution de la situation militaire pouvait entraîner de telles modifications.

Poursuivant, il a affirmé que Bullitt était incapable de comprendre la force du capitalisme britannique et américain, mais que si Bullitt était président des États-Unis, la paix serait rapidement conclue.

J'ai ensuite repris le fil de la discussion en demandant quelle était l'attitude de la République soviétique à l'égard des petites nations qui s'étaient séparées de l'Empire russe et avaient proclamé leur indépendance. Il a répondu que l'indépendance de la Finlande avait été reconnue en novembre 1917 ; qu'il (Lénine) avait personnellement remis à Swinhufvud <sup>[3]</sup>, alors chef de la République finlandaise, le papier sur lequel cette reconnaissance était officiellement énoncée ; que la République soviétique avait annoncé quelque temps auparavant qu'aucun de ses soldats ne franchirait la frontière les armes à la main ; que la République soviétique avait décidé de créer une ligne ou une zone neutre entre son territoire et l'Estonie, et qu'elle le déclarerait publiquement ; que l'un de ses principes était de reconnaître l'indépendance de toutes les petites nations, et qu'enfin elle venait de reconnaître l'indépendance de la République de Bachkirie - et, ajouta-t-il, les Bachkirs sont un peuple pauvre et retardataire.

Je posais alors ma troisième question en demandant quelles garanties pouvaient être offertes contre la propagande officielle soviétique parmi les peuples occidentaux, si d'aventure des relations diplomatiques avec la République soviétique étaient établies. Lénine m'a répondu qu'ils avaient déclaré à Bullitt être prêts à signer un accord pour ne pas mener une telle propagande officielle. En tant que gouvernement, ils étaient prêts à s'engager à ce qu'aucune propagande officielle n'ait ainsi lieu. Si des personnes privées entreprenaient de faire de la propagande, elles le feraient à leurs propres risques et seraient soumises aux lois du pays dans lequel elles agiraient.

La Russie n'a pas de lois, a-t-il dit, contre la propagande des Britanniques. L'Angleterre a de telles lois ; par conséquent, la Russie a un esprit plus libéral. Elle autoriserait, dit-il, le gouvernement britannique, français ou américain à faire leur propre propagande. Il a protesté contre la loi sur la Protection du Royaume et, quant à la liberté de la presse en France, il a déclaré qu'il venait de lire le roman *Clarté* d'Henri Barbusse, dans lequel deux passages avaient été censurés ; « *Dans la France libre et démocratique, on censure les romans !* »

---

[2] William, Christian Bullitt, (1891-1967), journaliste et diplomate américain. En mars 1919 il fut envoyé par le président des États-Unis Wilson en Russie pour négocier une proposition de paix avec le gouvernement soviétique. Un projet fut finalement rédigé qui prévoyait le maintien de tous les gouvernements existant en Russie sur les territoires occupés par eux, la levée du blocus et le rétablissement de rapports commerciaux avec l'étranger, l'octroi au Gouvernement soviétique d'un libre transit sur tous les chemins de fer, ainsi que l'usage de tous les ports qui avaient appartenu à l'ancien Empire russe, etc. Mais peu après le départ de la « mission Bullitt », ce projet fut finalement repoussé par les gouvernements de l'Entente face à la perspective d'une victoire de l'armée contre-révolutionnaire de Koltchak alors en pleine offensive au printemps 1919.

[3] Swinhufvud, Pehr Evind (1861-1944), chef du premier gouvernement finlandais indépendant. Le 6 (19) décembre 1917, la Diète finlandaise proclame la Finlande Etat indépendant. Conformément à la politique nationale de l'Etat soviétique, le Conseil des commissaires du peuple adopta le 18 (31) décembre un décret accordant l'indépendance à la Finlande. Au cours de la séance, Lénine remit personnellement le texte du décret au premier ministre finlandais Swinhufvud, qui dirigeait la délégation gouvernementale finlandaise. Le 22 décembre 1917 (4 janvier 1918), le décret fut ratifié par le Comité exécutif Central de Russie et par le IIIe Congrès pan-russe des soviets le 15 (28) janvier 1918. Le gouvernement bourgeois de Swinhufvud est ensuite renversé par une insurrection ouvrière en février 1918 qui est à son tour écrasée au mois d'avril à la suite d'une sanglante guerre civile et d'une intervention de troupes allemandes.

Je lui ai demandé s'il avait une déclaration générale à faire, ce à quoi il a répondu que la chose la plus importante pour lui était de souligner que le système soviétique est le meilleur régime et que les ouvriers et les travailleurs agricoles anglais l'adopteraient s'ils le connaissaient. Il espère qu'après la paix, le gouvernement britannique n'interdira pas la publication de la Constitution soviétique. Enfin, il déclare que, moralement, le système soviétique est déjà victorieux aujourd'hui et que la preuve de cette affirmation se trouve dans la persécution exercée contre la propagande soviétique dans les pays libres et démocratiques.

Le temps qui m'était imparti était écoulé et, sachant qu'on avait besoin de lui ailleurs, je me suis levé et l'ai remercié, et, retraversant la salle du Conseil et la salle des greffiers jusqu'à l'escalier et la cour, où se trouvaient les jeunes gardes russes, j'ai pris mon *droshky* [véhicule hippomobile] et j'ai retraversé Moscou jusqu'à ma chambre pour réfléchir à ma rencontre avec Vladimir Oulianov.